

Père HUNERMANN

LE MAQUISARD DE DIEU

Le Père Coudrin sous la Terreur

Histoire d'un chat et d'autres coquins

Une journée ensoleillée de l'année 1791

Dans le beau verger du presbytère de Montbernage, petit faubourg de Poitiers, Félix le chat se promène, repu et plein de dignité. Ses pensées sont absolument pacifiques, car il vient de vider une grande jatte de lait et de ronger un os aussi appétissant que nourrissant. Mais soudain Félix se tapit au ras du sol. Il cligne de ses yeux verts, qui brillent d'un éclair de convoitise. N'est-ce pas un oiseau qui chante là dans le grand cerisier, près du mur de clôture? Un appétissant oiseau comme dessert? Non, ce n'est pas à dédaigner; et d'ailleurs, on ne provoque pas un chat, même repu.

Au même moment, du dehors, une masse indéfinissable se dirige vers le mur de clôture. Cette forme se cache très bas dans sa propre ombre. D'abord on n'aperçoit qu'un grand panier à légumes, qui semble se mouvoir comme une tortue; puis on découvre une paire de bras et de jambes brunis par le soleil, qui certainement ne peuvent appartenir qu'à un garçon. De la tête et du corps on ne voit rien, car pour garder libres ses membres, notre gars s'est coiffé du panier renversé dont il tient l'anse avec le menton. Rapidement cette curieuse tortue inspecte l'horizon, puis elle saute à l'escalade, s'accroche à une aspérité du mur; énergiquement ses pieds nus s'appuient aux moellons roses. Encore un effort, un rétablissement vigoureux et voilà notre tortue trônant sur le mur, exactement en dessous du cerisier. Il s'en fallut de peu, que de surprise, notre mystérieuse tortue ne retombât de son perchoir, car au même moment, Félix sautait de son côté, sur le même mur, au même endroit. Un instant les deux maraudeurs se fixent, interdits. Puis notre gars indigné s'écrie: Félix, triste coquin, sombre renégat, disparais!

Comme notre chat ne goûte guère les insultes, comme d'ailleurs il est repu, et qu'en plus il voit juste son oiseau prendre le large, il ressaute dans le jardin, pour reprendre sa promenade, jetant de temps à autre un regard plein de reproches à notre gars, qui lui, sans le moindre remords, grimpe maintenant entre les belles branches vertes et commence à piller consciencieusement les magnifiques fruits rouges.

Coquin toi-même, pense le chat. Mais comme il n'arrive pas à formuler clairement sa pensée, il soulage son cœur dans un miaulement

long et plaintif. Lamentable à souhait, l'écho moqueur lui répond du haut de l'arbre; mais ensuite on ne perçoit plus que le bruissement des branches, car un vrai garçon, perché sur un cerisier, n'a pas de temps à perdre en vaines conversations.

Notre petit maraudeur grimpe toujours plus haut; et ses mains adroites et lestes font si bien, que vite le panier s'emplit; ce qui n'empêche pas mainte cerise de s'égarer entre ses dents éclatantes.

Du clocher de Sainte-Radegonde sonne *l'Angélus*...

L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie..., murmure le jeune pillard, noyé dans la verdure, pendant que ses mains agiles poursuivent sans honte leur sombre métier. Je vous salue, Marie! ... Là, il me faut encore cette branche. Je suis la Servante du Seigneur..., Seigneur, quelles magnifiques cerises! ... Par Jésus-Christ Notre-Seigneur!

Maintenant les cloches se sont tues.

Assis au milieu de son cerisier, notre garçon voit Claude Pascal, le sacristain, fermer le portail de l'église, descendre les marches et longer de sa démarche traînante le mur du jardin. Son crâne chauve et brillant se mire doucement dans les rayons caressants du soleil couchant. Malheur! Au moment où Pascal passe sous l'arbre, le garçon a en bouche une cerise pourrie. Il la crache furieusement. Ô désastre! La cerise s'écrase au beau milieu du crâne chauve, où elle laisse une grosse tache rouge. L'effet est si comique, que le garçon, oubliant toute règle de prudence, éclate en un rire sonore. Et lorsque Claude Pascal, rouge de colère, lève les yeux, il découvre entre le vert et le rouge du cerisier la frimousse d'un jeune gars, qui meurt de rire.

Robert, vilain garnement, dégoûtant vaurien, crie le sacristain furieux; et, le menaçant de son trousseau de clefs :

Descendras-tu bientôt de l'arbre! N'as-tu pas honte de voler les cerises de ton curé! Et un garnement pareil veut encore être enfant de chœur!

Celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel! lui réplique-t-on des hauteurs.

Qui sert à l'autel! Qui sert à l'autel! glapit le sacristain. Oui, depuis le dimanche des Rameaux pas un de ce ramassis d'enfants de chœur ne s'est plus montré à la sacristie et moi je dois avec mes vieux os servir chaque jour la messe à notre curé.

Au vrai curé nous servirions bien la messe, s'il revenait, crie le garçon avec dépit. Mais à celui-ci! Robert crache avec dégoût le noyau d'une belle cerise dans la direction du presbytère. Mais à ce faux curé,

qui a prêté le serment, non, à cet impie nous ne servirons pas ses messes sacrilèges!

Et de fait aucun enfant de chœur n'avait plus mis les pieds à la sacristie, depuis que le dimanche des Rameaux leur curé l'abbé Pruel, avait été chassé de son église et de son presbytère.

L'année 1791, avec laquelle commence notre récit fut l'une des plus terribles de la Révolution. Une structure politique rongée et vermoulue, mûre pour la ruine depuis longtemps, s'effondrait. L'arbitraire et l'exploitation dont le bas peuple était la victime de la part des grands seigneurs; l'immoralité et le luxe de la Noblesse, aux dépens des petits; le triste exemple de corruption morale que donnait la Cour depuis de longues décades; tout cela commençait à se venger cruellement. Louis XVI, roi pieux, mais trop faible devait payer horriblement cher les péchés de ses ancêtres; à Paris il était le prisonnier de son propre peuple. La Révolution amena un terrible règlement de comptes pour tous les seigneurs de l'Ancien Régime qui croulait. Loin de donner la prospérité au peuple, elle ne lui prodigua qu'horreurs et violences, inaugurant pour le pays une ère d'appauvrissement extrême. On avait chassé les anciens maîtres; mais les nouveaux étaient des tyrans cruels et sanguinaires.

L'Église leur paraissant intimement liée au Trône, les révolutionnaires les frappèrent d'une même haine rageuse. On ne peut nier que certains prélats portaient également une part de responsabilité dans les abus de l'Ancien Régime. Mais, pour l'immense majorité, le temps de la Révolution fut un temps d'épreuve réparatrice et de courageux témoignage. Quand, de Paris, les meneurs révolutionnaires exigèrent du Clergé le serment constitutionnel, incompatible avec leur conscience, rares furent ceux qui acceptèrent de s'y conformer. Les autres prêtres préférèrent s'exposer à la persécution farouche des révolutionnaires. Les prêtres fidèles perdirent leur charge et le bénéfice qui s'y rattachait et furent le plus souvent honteusement chassés de leur cure, qui échut à un prêtre assermenté. Du nombre de ces confesseurs de la foi était également l'abbé Pruel, curé de Montbernage. Lui aussi fut destitué, et à sa place, un prêtre assermenté fit son entrée tapageuse dans la paroisse.

Mais depuis ce dimanche des Rameaux, il n'y avait pas que les enfants de chœur à faire défection. Les autres paroissiens de Montbernage, pourtant si pieux, n'assistaient pas davantage aux offices du prêtre infidèle.

Et plutôt que de laisser à cet assermenté les cerises de notre bon curé, nous préférons les manger nous-mêmes! Et avec rage, notre gars se remplit la bouche d'une poignée de fruits succulents.

Attends, mon petit, j'arriverai bien à te déloger! menace le sacristain tremblant de rage.

À ce moment quelques paysans rentrent des champs, la faux sur l'épaule. À la vue du sacristain leur mine s'assombrit. Déjà celui-ci leur crie avec fureur:

Hé les voisins, voyez-moi ça là-haut: Robert Bernard en train de dévaliser les cerises du curé!

Du coup le visage des hommes s'éclaire. Avec plaisir ils voient leur petit ami, perché entre les branches, et lui clignent de l'œil avec sympathie.

Je ne vois rien, rien du tout! assure le premier.

Non, absolument rien, confirme le second.

Tu m'as tout l'air d'avoir noyé une fois de plus ton peu de raison au fond de ton verre, ricane le troisième.

Le sacristain serre les poings derrière eux et leur crie: Gare à vous, têtes de mule; vous apprendrez encore à connaître Claude Pascal! et sans plus davantage honorer le garçon d'un regard, il s'en va furieux en traînant la jambe.

À Poitiers, dans une misérable mansarde, M. l'abbé Pruel, le curé banni de Montbernage, se tient caché. Quelques meubles branlants sont les seuls objets qui la garnissent. L'unique ornement du mur est un crucifix simple, mais expressif. La figure du prêtre, qui atteint à peine la trentaine, est émaciée; ses traits fortement accusés et résolus témoignent d'une connaissance déjà profonde des besoins et des misères des hommes; mais ils expriment tout autant la force invincible qui l'anime. Fermement il fixe de son clair regard le jeune diacre, debout devant lui, en habits civils.

Votre proposition vous honore, Pierre Coudrin, mais je ne puis m'en aller d'ici!

Il le faut absolument, Monsieur le Curé! poursuit le diacre avec insistance et ses yeux sombres se lèvent, suppliants, vers le prêtre héroïque. Il faut absolument partir. De source sûre, je sais qu'on vous épie. On guette l'occasion de vous faire tomber dans un traquenard. À Poitiers, des individus ont juré votre perte. Je vous en conjure, Monsieur le Curé, partez! Le fermier de La Motte d'Usseau vous hébergera avec plaisir. Je le connais bien. Il peut vous cacher sans

risque.

Mais puisque je vous dis, cher ami, que je ne peux partir d'ici, répète le prêtre avec un léger mouvement d'impatience. Je ne puis pourtant pas abandonner mes enfants de Montbernage. Ils ne trouvent pas le chemin de l'autre, du prêtre assermenté; et ils ne devront pas le trouver, car un mercenaire n'a pas le droit de paître mon troupeau. Mais il y a les malades là-bas, quelques-uns sont près de la mort. Ils ont besoin de moi. Et les enfants ont besoin de moi. Mais quoi, tous ont besoin de moi, parce que tous ont besoin du Seigneur en ces temps-ci. Qu'est-ce que les hommes vont donc devenir, si le prêtre leur manque? Ne suis-je pas moi-même un mercenaire, si je m'en vais? Que nous dit le Maître: « Le mercenaire, celui qui n'est pas pasteur, voit venir le loup et fuit, parce qu'il ne se met pas en peine des brebis. » Cette parole devra-t-on l'appliquer au curé de Sainte-Radegonde? Le curé s'est redressé de toute sa taille. Son regard a la dureté de l'acier. Pierre Coudrin veut objecter quelque chose, mais il ne trouve pas de mots.

C'est à la vie et à la mort! murmure-t-il enfin.

Oui, à la vie et à la mort! répète le prêtre. Le temps d'une vie confortable est passé pour nous, prêtres. La Croix est notre partage; elle est faite de pauvreté, de misère, de persécutions, de faim, d'insécurité. Peut-être que plus d'un d'entre nous devra s'attendre à une mort violente. Eh bien, à la grâce de Dieu! Nous, prêtres, nous avons à réparer bien des manquements de nos prédécesseurs, lorsque, dans la commodité et la sécurité d'une substantielle prébende, ils ne se sont guère souciés de la pauvreté et de la misère du peuple. Qu'au moins les jours actuels ne nous voient pas lâches. Il n'existe malheureusement que trop de mercenaires dans nos rangs.

Quelques-uns seulement ont prêté serment! objecte Mgr de Saint-Aulaire, lorsqu'il dut, lui aussi, prendre le chemin de l'exil.

Oui, Poitiers est sans évêque, dit tristement le diacre. Qui m'imposera les mains, pour la sainte ordination?

Vous trouverez un évêque, Pierre Coudrin, répondit l'abbé Pruel. Bon nombre de nos pasteurs se tiennent encore cachés en France. Un évêque assermenté ne doit à aucun prix vous imposer les mains.

Je trouverai un évêque! répète Pierre avec confiance. À ce moment on frappe à la porte de la mansarde. Un gars entre, tenant à son bras un grand panier plein de magnifiques cerises.

Robert Bernard, c'est toi? s'écrie le prêtre, dont le beau visage s'éclaire d'un rayon de joie. Que m'apportes-tu de bon?

Un panier plein de cerises, Monsieur le Curé! répond le gars tout heureux. Je les ai cueillies à l'instant sur votre arbre. On ne va pourtant pas les laisser à l'autre, je veux dire au jureur! J'avoue que je m'en suis servi moi-même quelques-unes.

Avec de grands yeux le prêtre regarde l'énorme panier rempli jusqu'au bord de ces magnifiques fruits.

Mais si quelqu'un t'avait vu? objecte le prêtre d'une voix hésitante.

Ah oui, Félix, votre chat m'a vu!

Et personne d'autre?

Ah, si, encore quelqu'un, le sacristain. D'ailleurs, méfiez-vous du sacristain. Il est pour le nouveau curé, le jureur, exactement comme Félix, lui aussi n'a aucun sens de l'honneur et il mange de la main du nouveau curé et de sa bonne.

C'est que le sacristain veut vivre, tout comme le chat et je ne puis plus les nourrir! dit le prêtre en souriant.

Les gens de Montbernage ne les laisseraient certainement pas mourir de faim ni l'un ni l'autre! réplique Robert vivement. Mais croyez-moi, monsieur le Curé, le sacristain est faux. Il est extrêmement dangereux cet individu-là.

Et d'où sais-tu cela? demanda l'abbé Pruel en souriant.

Il est constamment ivre ces derniers temps, et l'argent pour boire, il le reçoit des jacobins, qui ont leur Club près du pont Joubert. Il espionne pour leur compte dans tout Montbernage. Les gens verrouillent leurs portes, dès qu'ils le voient venir de loin.

Tiens, tiens! dit le prêtre, devenu pensif. Mais j'aurais préféré que tu laisses les cerises sur l'arbre. Rapporte-les chez toi à la maison!

Les rapporter? Tout indigné, Robert regarde le prêtre. Ah, ça jamais!

Si, emporte-les et mangez-les à la maison. Mes cerises feront plaisir aussi à tes frères et sœurs.

Qu'ont-ils besoin de manger des cerises! proteste énergiquement le garçon. Au reste, maman me disputerait joliment, si j'acceptais.

Eh bien, soit! Porte-les alors à la vieille mère Fermier. La pauvre malade sera bien contente. Et dis-lui également, que dès que la nuit viendra, je lui apporterai le Bon Dieu.

Je pense bien que la mère Fermier sera contente des cerises! murmure le garçon, d'une voix encore hésitante.

Oui, et puis tu iras voir le fermier Pasquier pour le prévenir, que je célébrerai la sainte messe dans sa grange demain matin à quatre heures.

Tu pourras le faire annoncer à tous les paroissiens par les autres enfants de chœur. Mais que le sacristain n'en sache rien. Il est peut-être bon d'être prudent avec lui.

Certainement, Monsieur le Curé! répond Robert énergiquement. Et le reste sera fait; et personne ne manquera à la messe.

Eh bien, au revoir donc, mon cher Robert, dit le curé.

Le gars perplexe regarde encore vers sa corbeille, puis vers son curé. Il promène un regard inquisiteur dans cette mansarde de misère. Soudain il découvre un gros pot de terre. Comme un chat, il bondit dessus. De ses deux mains il le remplit de cerises, avant que le prêtre ait pu l'en empêcher.

Bon appétit, Monsieur le Curé, crie-t-il joyeux, en prenant vite la porte; pour la mère Fermier, il y en aura toujours assez. Et déjà il dévale l'escalier en toute hâte.

Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à les manger; assistez-moi, s'il vous plaît, dans cette besogne! dit en souriant l'abbé Pruel; et le diacre Pierre Coudrin ne se fait pas prier deux fois.

Vous avez de bonnes cerises à Montbernage! dit-il.

Oui, de bonnes cerises et d'excellents paroissiens, répond gaiement le prêtre; alors, dites vous-mêmes, puis-je les abandonner?

Sans un mot, le diacre serre la main du curé.

À la même heure, le sacristain Claude Pascal est au presbytère de Montbernage, en face du prêtre jureur Jacques Daudin, ancien religieux lazariste.

Je vous l'affirme, monsieur le Curé, ce voyou vous a dévalisé la moitié de l'arbre. Vous ne pouvez pas laisser passer cela! Cette canaille finira par vous voler le chaume de votre toit, si ça continue. Mais le sacristain a beau s'évertuer à convaincre le curé de sa voix excitée, celui-ci semble ne pas même l'entendre. Il s'est affaissé dans un grand fauteuil et tient son visage profondément caché dans sa main.

Personne ne vient à votre messe, continue le sacristain. Et tout cela à cause de ce Pruel qui rôde encore toujours dans les parages. Je sais avec certitude que la vieille Fermier a reçu de sa main la sainte Communion. Et beaucoup d'autres font certainement de même. J'ai maintenant repéré l'endroit où il se cache à Poitiers. Un seul mot de vous, et il sera déporté; alors vous aurez la paix à Montbernage, mais pas avant.

Je n'aurai plus jamais de paix, gémit sourdement le prêtre.

Débarrassez-vous de Pruel! continue le sacristain. Ou bien, dites un

mot et je me chargerai de l'empêcher à se mettre en travers de votre route.

Le prêtre se redresse brusquement, regarde avec effroi le sacristain et dit: non, non, et non! Vous entendez! Rien ne doit arriver à Pruel.

Quoi! Vous protégez un prêtre réfractaire? glapit le sacristain avec rage.

Vous entendez, il ne doit rien arriver à l'abbé Pruel! répète l'abbé Daudin d'une voix qui tremble.

Alors tant pis! On ne peut aider celui qui n'accepte pas de conseil. Claude Pascal prend sa casquette et sans saluer sort de la pièce. Et je le supprimerai quand même! grogne-t-il rageusement pour lui-même. Puis il se dirige à travers les rues de Montbernage, qui baignent dans le crépuscule, vers le pont Joubert, sans remarquer qu'un jeune garçon le suit comme son ombre.

Robert Bernard est à son poste.

L'abbé Daudin se plonge de nouveau dans sa sombre méditation.

Je voudrais n'avoir pas juré! gémit-il soudain. Une souffrance profonde creuse ce visage livide et angoissé.

Depuis une demi-heure Robert est couché. Tout à fait contre son habitude il ne trouve pas le sommeil. Inlassablement ses pensées reviennent au sacristain, qu'il a suivi jusqu'au club des jacobins. Par la fenêtre de leur local il a vu Pascal parler avec de sinistres compères. Certes, il n'a pas pu entendre ce qui se disait. Mais ce n'était certainement rien de bon. L'affreux rire qui avait éclaté, laissait présager un mauvais coup concerté par eux.

Soudain le cœur de Robert est saisi par une peur affreuse. Cette nuit son curé ne doit-il pas porter le saint viatique à la vieille mère Fermier? Si maintenant ces bandits...? Non, il n'ose y penser; cela ne doit pas arriver!

D'un bond Robert est debout. Il allonge un vigoureux coup de poing à son frère, le gros Philippe, qui ronfle béatement à ses côtés.

Allons, réveille-toi! Et quand celui-ci se met à se frotter ses yeux endormis, Robert lui chuchote précipitamment: Dis, gros, il faut absolument que je parte! C'est urgent! C'est une question de vie ou de mort! Dis-le à maman si elle remarque mon absence.

Ça va, soupire Philippe; une question de vie ou de mort! Alors maman sera sûrement tranquillisée. Il se tourne de l'autre côté et se remet à ronfler.

Quelques minutes plus tard on frappe violemment contre la porte de

Cassandre, le marchand de cuir. Lorsque celui-ci, tout étonné, ouvre la porte, un jeune gars se précipite à l'intérieur, les cheveux tout ébouriffés. Il a tant couru, qu'il en a perdu l'haleine.

C'est toi, Robert? interroge le marchand stupéfait. Je pensais déjà à une perquisition. Mais que veux-tu donc si tard? Tu devrais pourtant être au lit depuis longtemps.

Maître Cassandre, les paroles du garçon sont heurtées et précipitées, - vous êtes bien l'homme le plus fort de Montbernage?

Je veux bien le croire, ho ho ho! admet le marchand amusé.

Alors en avant, mettez vite votre veste et venez avec moi. C'est très urgent.

Oui, mais où dois-je aller? Est-ce qu'un chariot a versé dans un fossé? demande Cassandre étonné.

C'est beaucoup, beaucoup plus grave. Je ne puis vous expliquer maintenant. Je vous le raconterai en route.

Oui, mais...

Il s'agit de notre curé, l'abbé Pruel.

De l'abbé Pruel? Tout ahuri, le marchand fixe un moment le jeune gars, bouche bée. Mais comme il voit dans ses yeux une si instante prière et une angoisse si profonde, il saisit sa veste, décroche sa casquette, pose sa large main sur l'épaule du garçon et dit: Ma foi, s'il en est ainsi, en avant!

À travers les rues de Poitiers s'avance l'abbé Pruel. Avec respect il porte sous sa veste la capsule d'argent, qui contient le Saint Sacrement. Les lèvres remuent dans une prière instante. Il récite toujours son chapelet, quand il est en route avec le saint viatique.

Le réverbère du Pont Joubert ne jette qu'une lueur blafarde dans la nuit sans étoiles. En bas, le Clain dévale avec fracas vers la plaine. Autrement la nuit est d'un silence angoissant.

Sans même lever les yeux le prêtre s'engage sur le pont, qui le conduit au faubourg de Montbernage. Ses lèvres murmurent: Quatrième mystère douloureux: le portement de la croix... Alors soudain deux formes humaines surgissent de l'obscurité. Sauvagement ils se ruent sur le prêtre, le tirant et le poussant jusqu'au parapet. Faiblement seulement l'abbé Pruel esquisse d'une main un geste de défense, parce que de l'autre il serre le saint viatique.

Mort aux réfractaires! crie l'un des bandits. À l'eau, le cochon! beugle l'autre.

Ils auraient certainement précipité le prêtre dans le fleuve, si au

dernier moment une main gigantesque ne les avait empoignés, puis secoués vigoureusement en frappant leurs têtes l'une contre l'autre, tandis qu'une voix terrible s'écrie: Assassins de prêtres, bandits sacrilèges! je vais rafraîchir un peu votre sang trop chaud! Un monumental coup de pied, un double cri de terreur et les deux Patriotes prennent leur envol par-dessus le parapet et plongent dans les flots écumants.

Mon Dieu, que faites-vous, Cassandre! crie le prêtre effrayé, qui a reconnu tout de suite le Goliath de Montbernage. Ils pourraient se noyer.

Mauvaise herbe ne périt pas, ricane le marchand. Regardez-les, ils se traînent déjà sur la rive. Ils ne s'attaqueront plus à vous de si tôt. Ho ho ho! Mais alors Cassandre pense soudain au saint fardeau que porte le prêtre. Du coup son rire sonore s'arrête et plein de respect, le géant fléchit le genou devant son Créateur. Venez, je vais vous accompagner! murmure-t-il aussi bas que sa rude voix le lui permet.

Silencieusement tous les quatre cheminent maintenant à travers les rues: le Seigneur, le prêtre, le marchand et le gamin. Mais lorsque le prêtre est entré dans le logement de la mère Fermier, Robert cherche en tâtonnant la main du géant, qu'il serre aussi fort qu'il peut, tandis qu'il lui murmure à l'oreille:

Vous avez fait du beau travail, maître Cassandre!

Oh, dit celui-ci en riant, ce n'a été qu'un jeu d'enfant, un vrai plaisir. Mais maintenant file vite à la maison, plonge-toi dans ton lit; demain matin il faudra être debout très tôt!

Je le sais, à quatre heures! lui répond le gars joyeusement. Puis il court droit à la maison. Sur les toits de Montbernage, Félix le chat rôde et miaule à fendre l'âme. Sale animal, toi aussi tu es pour le jureur. Miaou! lui répond Félix le chat.

Devant la porte de sa maison, M^{me} Bernard, que les gens de Montbernage appellent simplement la Guste, attend. Non, elle n'a pas été tranquillisée, lorsqu'elle a trouvé vide le lit de Robert et qu'elle a appris du placide Philippe qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Où étais-tu, demanda-t-elle quand Robert lui tombe maintenant directement dans les bras; tu m'as fait vivre dans une épouvantable angoisse.

Je ne pouvais pas faire autrement, Maman. Il s'agissait de l'abbé Pruel et de Notre-Seigneur. Et, en phrases saccadées, Robert raconte à

sa mère l'attaque sur le pont.

Un profond soupir soulève le cœur de M^{me} Bernard.

Reste toujours bon et courageux, mon enfant! Et avec ferveur, elle fait un signe de croix sur le front du jeune soldat de Dieu.

L'Évêque et les jacobins

Depuis des mois la lampe du sanctuaire est éteinte dans la chapelle du séminaire irlandais, à Paris, Des drapeaux rouges pendent devant les autels. Des banderolles tricolores entourent les statues des saints. Des mares dégoûtantes de vin et d'alcool souillent le parquet. Les jacobins sont installés dans le sanctuaire profané, dont ils ont fait leur local de club. Des révolutionnaires sont campés sur les autels, sur la table sainte, et les bancs d'église; ils boivent de l'eau-de-vie dans les calices d'or et du bourgogne dans les ciboires, qu'ils ont volés dans le tabernacle et la sacristie.

Buvez, camarades, buvez! crie maintenant l'un des tristes héros, un repoussant personnage, à la figure ravagée par la petite vérole, coiffé d'un bonnet phrygien.

Buvez camarades! Aujourd'hui c'est la noce. Le vicaire Aubert de l'église Sainte-Marguerite a pris femme. Une jolie noce, vous dis-je, une noce du tonnerre! La mariée devant l'autel en couronne et en voile et le vicaire en longue soutane. Vous auriez dû voir les pieuses gens de Saint-Antoine; ils ont presque éclaté de rage. Une noce du diable! Mais la goutte est bonne. Vive Aubert et madame la Vicaire!

Un grossier concert d'applaudissements rugit à travers le sanctuaire profané. Un seul proteste, un jeune homme, qui dans l'ivresse générale a gardé une tête assez lucide, il se lève et crie:

Le vicaire Aubert aurait eu mieux à faire que de se marier. Il enlève aux prêtres, qui ont prêté serment le peu de prestige qui leur restait auprès du peuple. Naturellement celui-ci suivra encore davantage les réfractaires.

Ils cesseront bien! braille l'autre. On les raccourcira tous à la guillotine. Un fameux petit couteau, un beau petit couteau! Ou bien nous les embarquerons dans nos vieux pontons et nous les coulerons au large; et ils se noieront comme des rats.

Il faut d'abord les attraper! boucher Legendre, répliqua d'un ton moqueur le jeune homme.

On les trouvera bien, hurle celui-ci, avec un grossier juron; et alors on les traitera comme les limaces et autre vermine; nous les écraserons sous nos pieds.

Quelque part, un autre commence à beugler: Ça ira, ça ira, les

prêtres à la lanterne! Et tous répètent en chœur: Les prêtres à la lanterne!

C'est Georges Beaujean qui a raison, essaye alors d'intervenir un autre; il faut d'abord les avoir. Partout les réfractaires se tiennent cachés, comme des rats, dans leurs trous. Je ne sais pas, mais depuis quelques jours un vieillard rôde dans la maison qui m'a l'air diablement pieux. Il serait en visite chez le concierge. Je me demande, si ce n'est pas un de ces damnés curés qui se cache derrière ce personnage!

Va voir, ricane Legendre, et si tu as raison, je me charge d'écraser ce pou.

Quelques instants plus tard on frappe violemment à la porte du concierge. Celui-ci ouvre prudemment.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

Au diable votre Monsieur! Nous coupons le cou aux Messieurs. Nous sommes des citoyens, rien de plus.

Alors que puis-je pour votre service, citoyen? corrige le concierge en souriant.

L'autre est tellement ivre, qu'il lui faut un bon moment de réflexion, pour se rappeler pourquoi il est venu. Enfin la mémoire lui revient.

Vous avez là un drôle de vieux avec vous. Il a un air diablement pieux. Drôlement suspecte sa mine de saint! Ce n'est quand même pas un curé! Ni surtout un réfractaire?

Mais grand Dieu, à quoi pensez-vous! se défend l'autre avec effroi. C'est un parent éloigné, de province. Croyez-vous sérieusement qu'un prêtre réfractaire viendrait se réfugier précisément au séminaire irlandais, ce qui serait, pardonnez-moi l'expression, Monsieur, se jeter directement dans la gueule du loup.

Au diable, votre Monsieur! Mais vous avez raison. Un de ces rats noirs ne se risquerait certainement pas dans la gueule du loup.

Mon cousin de province, un prêtre réfractaire! Et qui viendrait chercher refuge précisément au local du Club des jacobins! Ah, elle est bien bonne! Le concierge roule les yeux de plaisir. Vous savez délicieusement plaisanter, Monsieur le... ah, pardon, citoyen jacobin! C'est la meilleure plaisanterie que j'aie entendue depuis longtemps. Il faut absolument que je la raconte à ma femme.

Ça va! grogne le jacobin. Je ne vous l'aurais pas conseillé d'ailleurs. La guillotine est un petit rasoir diablement tranchant!

Mais vous voilà de nouveau à plaisanter, citoyen! Ma foi, vous êtes

un délicieux farceur, parole d'honneur, citoyen jacobin!

Celui-ci semble vraiment tranquilisé maintenant et grognant quelque vague formule de salut, il descend l'escalier en titubant.

Soigneusement le concierge pousse de nouveau le verrou, puis passe à une chambre voisine. Un vénérable vieillard vient à sa rencontre.

Monseigneur, dit doucement le concierge...

C'est bien, cher ami, j'ai tout entendu; je partirai d'ici.

Monseigneur, vous ne le ferez pas, supplie le concierge effrayé; vous êtes plus en sécurité ici que dans le sein d'Abraham. Pas un de ces héros de la révolution n'osera croire sérieusement qu'un réfractaire se cache précisément dans leur local de club! Vous pouvez vraiment être sans souci.

Ce n'est pas pour moi que je me fais du souci, dit le vieillard avec un sourire fatigué. Mais je n'ai pas le droit de vous exposer au danger. Vous avez femme et enfants!

Pour cette raison justement, je ne dois pas vous laisser partir! répond l'autre d'un ton décidé. Je devrais avoir honte devant mes propres enfants.

Alors bon, je reste! dit le vieillard après une brève hésitation et il tend avec émotion la main à son interlocuteur.

Mais au même moment on frappe de nouveau à la porte du logement. Quand le concierge a ouvert, il voit, debout, sur le seuil, un jeune homme qui paraît avoir fait un long voyage. Ses habits sont pleins de poussière. Son visage et son attitude témoignent des grandes fatigues qu'il a endurées. Mais ses yeux brillent malgré tout d'une singulière lumière.

Vous semblez venir de loin, dit aimablement le concierge, entrez donc et rafraîchissez-vous un peu.

Mais l'autre secoue sa tête, dévisage un instant le concierge d'un regard interrogateur; puis il demande à voix très basse: Monseigneur de Bonal, l'évêque de Clermont, habite-t-il ici?

Mais comment pouvez-vous supposer? bredouille le concierge effaré, dont le visage a subitement pâli.

Ne craignez rien, l'étranger a deviné l'angoisse de l'autre, je ne viens pas dans une intention mauvaise.

Le concierge hésite encore toujours à laisser entrer l'étrange visiteur, mais la porte de la chambre voisine s'ouvre et le vieillard franchit le seuil.

Entrez donc, mon jeune ami, dit-il en souriant, je suis l'évêque de

Clermont.

Alors l'étranger tombe à genoux et baise avec un respect profond la main du confesseur de la foi. Puis il tire d'une poche secrète une lettre, qu'il tend à l'évêque.

De la part de M. Dancel de Bruneval, vicaire général du diocèse de Poitiers, explique-t-il. Il m'a envoyé vers vous. Je vous demande la grâce du sacerdoce.

Soigneusement l'évêque examine la lettre. Puis il tend joyeusement la main à l'étranger et dit: Soyez le bienvenu, Diacre Pierre Coudrin! J'accéderai avec plaisir à votre désir.

Quelques instants après, Pierre Coudrin est à genoux, dans la bibliothèque du séminaire irlandais, devant l'évêque. À la chapelle, résonnent les rires et les beuglements des jacobins ivres.

Entendez-vous, dit Mgr de Bonal qui, de la main, indique la chapelle, d'où monte à ce moment l'affreux chant révolutionnaire dans le silence de la bibliothèque « Ça ira, ça ira, les prêtres à la lanterne! » Là, en bas, on chante le choral de votre jour d'ordination. Avec insistance l'évêque fixe le jeune diacre. Vous serez repoussé par les hommes, persécuté, proscrit, haï. On vous maudira quand vous viendrez, bénir. On vous frappera quand vous voudrez guérir. On vous repoussera, quand vous voudrez sauver. Vous serez un homme sans patrie, sans honneur, sans repos; un homme marqué par la mort, traqué comme un fauve, épié et pourchassé comme un malfaiteur. Vous vivrez dans le dénuement, la faim, la misère, le froid. Vous serez sans gîte et sans secours. Peut-être devrez-vous vous attendre à la prison, peut-être à l'échafaud. Écoutez-les, Pierre Coudrin! Et de nouveau le refrain sacrilège monte comme une marée de haine: Les prêtres à la lanterne!

Et maintenant je vous demande, Pierre Coudrin, voulez-vous devenir prêtre?

Le diacre lève un regard décidé vers le vénérable confesseur de la foi et dit: Je vous demande la grâce de vouloir m'ordonner prêtre, Dieu sera ma force.

Grâces à Dieu! répond le vieillard. Puis tous deux récitent les litanies des saints, avec toute la ferveur que leurs cœurs ressentent en ce moment.

Entre-temps, l'enfer jacobin continue à se déchaîner en bas dans la chapelle. Le vacarme et les hurlements deviennent de plus en plus bestiaux. Dans toute cette horreur plonge du haut d'un mur le regard silencieux et douloureux du divin Crucifié.

Voici que le plus grossier de tous, le boucher Legendre, titube vers la sainte Image, élève un calice débordant d'alcool vers le Crucifié et hurle:

Hé, Jésus de Nazareth, bois, bois un coup! Tu as bien crié du haut de la croix, que tu avais soif. Vas-y, bois! Ce n'est pas du vinaigre ni du fiel, mais de la bonne eau-de-vie française. Bois, bon Dieu, bois!

Un rire immense ponctue l'horrible blasphème. Mais l'ivrogne devant la croix continue à bégayer:

Tu ne veux pas boire? Ce n'est probablement pas assez bon pour toi. Mais tu boiras, citoyen Jésus, tu l'avaleras. Et le blasphémateur jette le contenu du calice au visage du Crucifié, de sorte que toute la croix est sordidement éclaboussée par l'eau-de-vie.

Et de nouveau l'enfer applaudit de ses hurlements frénétiques.

Mais alors Georges Beaujean, le plus jeune des jacobins, se redresse si brusquement que son banc se renverse avec fracas. Avec un cri de colère, il se rue sur le blasphémateur, lui assène un énorme coup de poing sous la mâchoire, si bien que le gigantesque boucher s'écroule sur le sol. Alors il arrache du mur la croix profanée, l'élève très haut et crie avec colère dans la foule des ivrognes.

Je ne veux pas de cela! Je n'admets pas cela! Arrière! Celui qui me barre la route, je l'écrase. Mais aucun des jacobins, qui l'entourent, hébétés et figés, n'ose l'approcher. Comme un drapeau, Georges Beaujean lève la croix et l'emporte hors de la chapelle.

Au même moment, l'évêque Mgr de Bonal impose les mains au jeune diacre, pour le sacrement de l'ordre. Les yeux fermés, il prie pour que la bénédiction divine et la force de l'Esprit Saint descendent sur ce vaillant disciple du Christ. Pierre Coudrin, lui, se voit en esprit à genoux devant le Trône de Dieu, qui lui imprime en traits de feu, Son Sceau Sacré dans le cœur et sur les mains.

Soudain le concierge, qui est à genoux un peu à l'écart, se redresse sous le coup d'une frayeur mortelle. La porte est forcée. Un jacobin se précipite dans la salle, un crucifix à la main. Vivement il recule, quand il voit l'évêque, dont les mains reposent encore toujours sur la tête du jeune prêtre.

Alors tout de même un réfractaire! murmure-t-il en bégayant. Mais quand le concierge, le visage livide, lève des mains suppliantes pour demander grâce pour le vieil évêque, calmement le jacobin l'arrête: Ne craignez rien, je ne vous dénoncerai pas. Je viens simplement vous prier de prendre ce crucifix sous votre garde. Je ne peux pas voir les

Table des matières

Histoire d'un chat et d'autres coquins	2
L'Évêque et les jacobins.....	13
Prières au pied de l'autel	19
Dans le repaire des pirates	28
Montbernage est hanté.....	39
La cachette secrète.....	49
Un joue de la trompette et deux perdent le repos	56
Maçon et hussard	66
Un apprenti boulanger met en déroute un bataillon.....	72
La cohorte de Satan.	78
L'abomination dans le Lieu Saint.....	85
Dénonciateurs	94
Jeux d'enfer	104
Traqué par les chiens	117
Le Sauveur chez les condamnés	124
A l'ombre de l'échafaud	135
Le Jugement de Dieu	143
Le vieux colporteur.....	149
Au quartier général de Dieu.....	159
Résurrection.....	168